

est lié à celui de cet homme, n'a cessé d'être en proie à une lente souffrance sous laquelle se cache, j'en suis certaine, un muet et incessant chagrin. Pour quel mystérieux motif le coquin a-t-il épousé cette infortunée, alors que la Cardoze avait des droits dont elle a fait le sacrifice ? Il m'a toujours été impossible de sonder cette ténébreuse affaire... Je n'ai rien pu découvrir.

—Et, d'une voix moqueuse, madame d'Armanigis ajouta en haussant les épaules :

—La police elle-même y a perdu son latin quand elle a voulu s'en mêler.

—Quoi ? la police est intervenue ?

—Oui. Sur une lettre que Mme Perrier avait secrètement adressée au parquet, lettre qui alléguait certains faits que j'ignore, la police s'est présentée au domicile du docteur pour procéder à une enquête. De l'état maladif de Mme Perrier... qui, au dernier moment, a désavoué sa lettre... le procès-verbal a conclu que la pauvre femme, minée par la souffrance, n'avait plus toute sa raison, et les faits dénoncés par elle ont été tenus pour faux. La chose a été si promptement étouffée qu'il est à croire que de Jozères, alors très-haut et très-puissant fonctionnaire au ministère, a dû mettre la main à la pâte en faveur de Perrier.

Toujours est-il qu'une fille Françoise Bédache, qui s'y trouvait mêlée, fut, quelque temps après, mariée par M. de Jozères à un de ses employés du nom de Pillois. En récompense du service secret que lui avait rendu cette femme, il protégea si fort son mari que cet homme, quand il mourut quelques années après, avait déjà obtenu un scandaleux avancement.

—Et rien n'a transpiré de cette affaire ?

—Rien. La police l'a d'autant mieux oublié que, depuis cette époque, Mme Perrier n'a plus fait parvenir de nouvelle plainte... car sa lettre n'a été suivie d'aucune autre. Le docteur en sortit blanc comme neige. On lui adressa presque des excuses ; puis le silence se fit derrière cette enquête.

—Peut-être n'y avait-il vraiment rien à reprocher à Perrier ? Ce mystère, que voulait pénétrer la police, n'existait probablement que dans le cerveau de la malade, dit M. de Valnac.

—Oh ! que non pas ! répliqua vivement Berthe. Si je ne puis préciser quel est ce secret, je suis certaine, en revanche, de son existence... car, il n'y a pas bien longtemps, je viens d'en avoir une preuve.

—Laquelle ?

—Attends ! fit Mme d'Armanigis, qui se dirigea vers sa chambre à coucher dans laquelle elle entra et dont elle revint aussitôt, tenant à la main le calepin rouge que lui avait confié Paul et qu'il avait oublié de reprendre au départ.

—Examine ce livre, dit-elle en le tendant à son frère qui l'ouvrit.

—Ce manuscrit est complètement inintelligible ! déclara le comte après avoir vainement tenté de déchiffrer le griffonnage qui en noircissait les pages.

—Oui, mais les titres de chapitres peuvent se lire.

Et, reprenant le livre, Berthe le feuilleta, puis, le rendant tout ouvert à certain passage sur lequel son doigt resta posé :

—Tous, vois ce titre, dit-elle.

—“ Le mariage de madame Perrier, ” lut M. de Valnac à l'endroit indiqué.

—Donc, il existe, chez le docteur, un mystère qui concerne sa femme, reprit Mme d'Armanigis qui, ce disant, retirait des mains de son frère le carnet qu'elle glissa dans une poche de son gilet.

François avait suivi des yeux la disparition du calepin. En montrant la poche qui le contenait, il demanda :

—Quel est ce manuscrit ?

—C'est celui dans lequel de Saint Dutasse a consigné tous les secrets qu'il a surpris.

—Et il te vient de... ? commença le comte qui s'arrêta, n'osant prononcer le nom d'Avril.

Sa sœur comprit son hésitation et, affectant de sourire, elle remua la tête en disant :

—Oh ! tu peux le nommer, François. Quoi que tu fasses pour ne pas me le rappeler, sa pensée est là, brûlante, dans mon cœur, et je ne saurais l'en arracher. Si je ne t'ai pas encore quitté pour me mettre à sa poursuite, c'est qu'à cette heure nocturne je ne saurais où le trouver. Mon existence est désormais attachée à celle de cet homme... c'est invincible, fatal... Loin de m'en défendre, je courrai, soumise et suppliante, au-devant de tous ses caprices et de ses plus impérieuses volontés.

Et, éclatant d'un rire nerveux, elle montra le marbre de la cheminée, en s'écriant :

—Tiens, frère... je vais te causer une affreuse douleur en te l'avouant... J'ai le honteuse envie, en allant retrouver Avril, de lui rapporter cette oravahe !

En même temps qu'elle prononçait ces mots, Mme d'Armanigis, l'œil tout étincelant d'une lueur étrange, frissonna comme si, sur ses belles épaules, elle sentait encore mordre la lanterne.

Puis, d'une voix plus calme, elle reprit :

—Oui, j'avais attiré Avril ici pour le dépouiller de cet héritage du chevalier qui me faisait trembler. Quand il m'a remis ce calepin, j'ai cru avoir d'abord tout obtenu, mais je n'ai pas tardé à reconnaître l'inutilité de ma victoire en essayant sans succès de deviner ce grimoire. Aussi ne puis-je t'exprimer de quelle rage j'ai été saisie quand, après avoir lu le titre qui me l'annonçait, je me suis vue impuissante à comprendre le chapitre qui concerne le mystère de la maison Perrier.

—Mais, fit le comte, si ce manuscrit contient tous les secrets dérobés par le chevalier, il est d'autres chapitres qui, en admettant que tu aurais pu les lire, étaient plus importants pour toi à connaître.

—Tu veux parler de ceux qui me regardent ? A quoi bon ? Penses-tu qu'ils puissent m'apprendre rien que je ne connaisse ? dit cyniquement Berthe.

—Ne renferme-t-il pas aussi ceux qui parlent de ton mari ? Tout à l'heure tu m'as avoué que de Jozères, Perrier et la Cardoze avaient cruellement exploité le remords et les frayeurs de ton mari.

—... eh bien ?

—Ce livre, que nous ne pouvons comprendre, doit fournir, à ce sujet, de précieux détails.

A cette phrase, Mme d'Armanigis haussa légèrement les épaules.

—De ce côté encore, dit-elle, je n'ai rien plus rien à découvrir.

—Tu sais donc cette histoire ! s'écria François tout en tremblant d'apprendre une nouvelle infamie de sa sœur.

D'un brusque mouvement de tête, elle fit un signe affirmatif, puis de sa voix brève prononça :

—Si je la sais ?... sans aucun doute, puisque rien ne s'est passé sans ma participation.

Et, comme son frère la regardait tout effaré par son audacieuse franchise, elle continua :